

CHALLENGE BENJAMIN(E)S 2015

➤ Pour la 8^e édition du Challenge Benjamin(e)s, organisé par la FFBB en partenariat avec la NBA, ils étaient 24.600 joueurs (nouveau record !) au départ et 60 participants, filles et garçons, âgés de 11 à 12 ans, de Métropole et d'Outre-Mer, aux finales nationales sur le parquet de la Halle Carpentier de Paris. Les grands vainqueurs sont **Clémentine Chauveau** du club de Brissac Quincé (Ligue des Pays-de-la-Loire) et **Alex Skoczylas** du FC Mulhouse (Ligue d'Alsace). Ils ont reçu leurs trophées des mains de l'international français et joueur des Utah Jazz, Rudy Gobert, et s'envoleront prochainement pour les Etats-Unis pour assister à un match NBA. ■



Belenger / IS / FFBB

Basketball Magazine n°814 – Juin 2015

Rudy Gobert À 15 ans, personne n'en voulait !



Basket Hebdo n°93 – Jeudi 11 juin 2015

Rudy Gobert, le début de l'histoire

Quand le géant était un enfant

Aujourd'hui, Rudy Gobert (2,15 m, 23 ans le 26 juin) est un phénomène. Il y a moins de dix ans, il n'était qu'un jeune basketteur parmi tant d'autres, qui ne dominait pas chez les jeunes, qui jouait ailier. Voici comment un garçon timide s'est transformé en un ambitieux géant.



Le 22 août, à Saint-Quentin, les spectateurs du match amical France-Belgique se presseront au Palais des Sports Pierre-Ratte pour voir voir Tony Parker, Boris Diaw, Nicolas Batum. Mais leur chouchou sera probablement Rudy Gobert. Le pivot est né, a grandi dans cette ville, où son père, l'ex-international Rudy Bourgairel, a joué un temps. Comme bon nombre de figures majeures du basket national, Gobert a la qualité notable de ne pas oublier d'où il vient. Il est revenu passer quelques jours à Saint-Quentin en mai, voir sa famille, y organisera en juillet son premier camp (voir BH 92). « Pour moi c'était naturel de le faire ici. » Pour lui, c'est là, en Picardie, dans l'Aisne, dans cette commune d'environ 60 000 habitants où « ici, le sport roi, c'est le basket », dit-il, que son histoire a commencé.

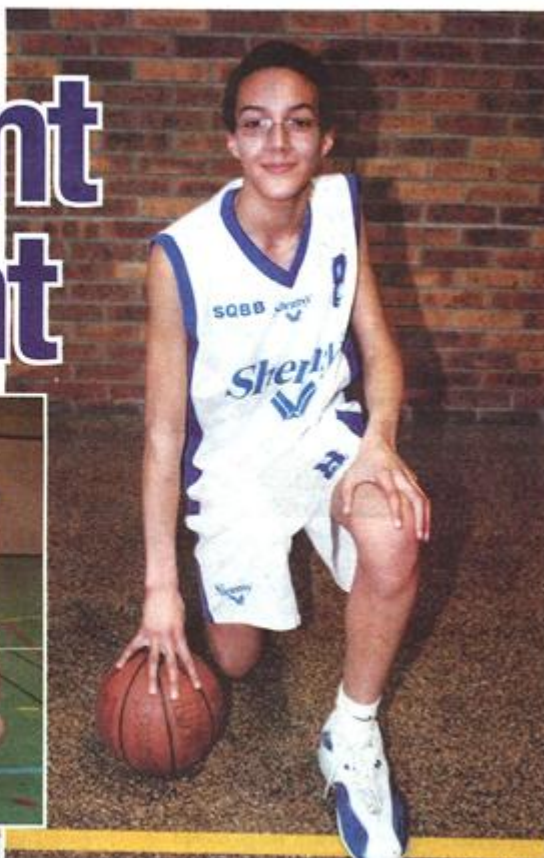
Grâce à... un coup de cutter

Né à Saint-Quentin le 26 juin 1992, Rudy Gobert, de par l'héritage paternel, aurait pu faire de la balle orange son jouet favori dès sa plus tendre enfance. « Non, le basket ne s'est pas imposé comme une évidence. J'ai commencé vraiment par hasard. J'avais fait beaucoup de sports avant », rétorque-t-il. Et sa mère, Corinne, de confirmer : « Il s'est un peu essayé à tous les sports parce qu'il avait besoin de bouger. » Athlétisme, boxe... Un accident – « il s'est coupé à la main avec un cutter », raconte maman – l'éloigne du ring. « Le médecin, qui avait connu le père de Rudy, qui savait qu'il pourrait devenir grand, lui a conseillé le basket. » Le futur pivot de l'équipe de France débute réellement dans le basket à onze ans. « Mes premières années, j'étais à la JSC (Jeunesse Sportive Club) Saint-Quentin, et ensuite au SQBB. » En minimes, ses semaines sont coupées en deux : du lundi au vendredi au pôle espoirs de Picardie, à Amiens, et le week-end au SQBB. « Rudy, c'était loin d'être le meilleur de l'équipe », dit gentiment Christophe Horn, son entraîneur du SQBB, promu cette saison assistant-coach de l'équipe de Pro B. Car si Gobert a intégré le pôle espoirs, cela signifie qu'il avait été repéré, pas qu'il était un phénomène.

Au contraire. « En minimes, ça faisait seulement trois ans que je jouais, je n'étais pas aussi dominant qu'Evan Fournier (né en 1992 également) ou d'autres. Je ne survolais pas par mon talent », reconnaît aisément l'intéressé. Quelle est la première pensée qui vient à l'esprit de Julien Egloff, son entraîneur au pôle, lorsqu'il songe aux deux années entre 2005 et 2007 passées à le former ? « La première chose, c'est que ce n'était pas gagné d'avance », sourit celui qui est aujourd'hui coach au Centre Fédéral et sélectionneur des U19 féminines. « Les deux-trois premiers mois, ce n'était pas évident, il a passé du temps à comprendre ce qu'étaient le cadre et les exigences d'une structure d'entraînement. »

Un ailier en retard de croissance

À l'époque, le géant n'en est pas un. Loin de là. « Il était en retard de croissance, en retard musculaire, très mince », décrit Horn. « À la sortie du pôle il faisait 1,85 m et demi. Il rendait des kilos et des centimètres à tous ses adversaires, c'était quasiment un bébé », poursuit Egloff. « Mais on savait qu'il avait des prédispositions. Il avait passé une radiographie du poignet à 14 ans et c'était marqué 8 ans et demi, le médecin avait dit : il n'a pas commencé à grandir, il va être très grand ! Il chaussait du 51, il avait de grandes mains. Mais il fallait avoir des précautions avec ces qualités supposées. » L'espoir pouvait naître. Le fantôme. « On savait que ça allait être un potentiel. J'avais dit aux dirigeants qu'on entendrait parler de lui, bien sûr pas au niveau où il est maintenant », se



↳ Rudy Gobert à 14 ans avec les minimes de Saint-Quentin (en haut, n°8) puis avec le pôle espoirs d'Amiens (3^e en partant de la droite).

« Il était en retard de croissance, en retard physique. C'était loin d'être le meilleur de l'équipe. » Son entraîneur en minimes à Saint-Quentin

souvent Horn. « On nous avait annoncé qu'il allait faire 2,05-2,10 m, et par rapport à ce qu'il faisait à son âge, dans un corps de 2,10 m ça devenait intéressant. » Parce qu'à l'époque, il n'est nullement question de pivot, de contres, de dissuasion. Rudy Gobert joue ailier. « Il n'était pas forcément stable au niveau de ses appuis, mais il pouvait courir, il n'avait rien à envier à qui que ce soit sur la course », explique Horn. Au pôle espoirs, Gobert est formé « comme un poste 3, poste 3-4, avec du jeu dos au panier », confirme Egloff. Jean-François Martin, directeur du centre de formation de Cholet, qui accueillera Gobert ensuite, « remercie énormément Julien Egloff d'avoir fait ce choix » de former son protégé ailleurs que dans la peinture. « Un grand d'aujourd'hui formé à l'extérieur, c'est rare, Rudy est une exception, mais ça devrait être la réalité. Il faudrait une organisation, jouer en 4-4 en benjamin permettrait aux grands de développer des habilités à jouer extérieur. Aujourd'hui on est surpris que Rudy sache dribbler, ait le sens de la passe, soit coordonné, mais c'est simplement qu'il a travaillé comme extérieur. » Avec le recul, l'intéressé estime que passer du poste 3 au 4, puis au 5, l'a « beaucoup aidé »

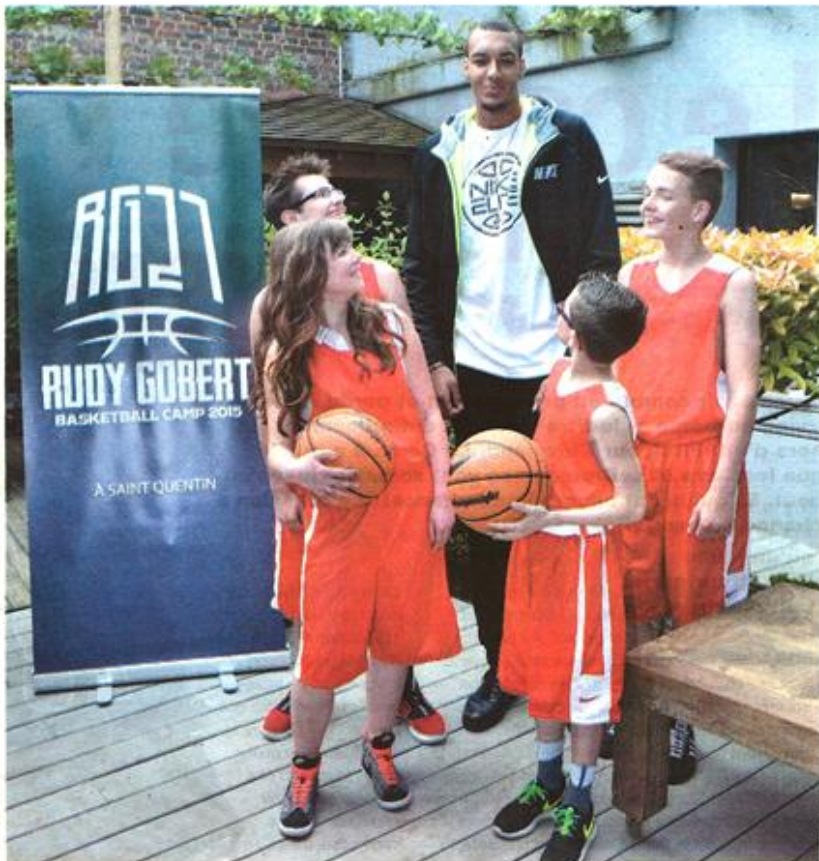


techniquement. « Et ça m'a permis aussi de voir le jeu sous un autre aspect, ça m'a apporté dans la compréhension du jeu, la mobilité. » Aujourd'hui encore, il arrive au pivot aux mensurations gigantesques de se croire toujours ailier. « C'est vrai que parfois, j'oublie que je fais 2,15 m », rit-il. « Je fais des choses que d'autres de ma taille ne font pas vraiment. »

➔ Rudy Gobert avec les espoirs de Cholet en 2011 et aujourd'hui pour la première édition de son camp à Saint-Quentin.

Aussi motivé que timide

Outre le retard physique, ses formateurs se rappellent d'un caractère discret. « C'était un garçon timide, qui parlait très peu, qui ne faisait pas de bruit », commente Horn. Nul ne connaît mieux le tempérament d'un enfant que sa maman : « Il était timide, il l'est toujours. Il ne parle pas trop. Et c'était le petit dernier, alors je le couvais », raconte Corinne Gobert, ajoutant : « mais sinon, avec ses frères et sœurs, toujours ensemble, c'est un clown, il est très taquin. » Réserve, toujours, tête en l'air, parfois -- c'était le genre à oublier le sac de maillots dans la voiture de sa mère donc on parlait en déplacement sans les tenues », s'amuse Horn -, et motivé, surtout. Julien Egloff n'a pas oublié sa rencontre avec le jeune Picard. « Au premier entraînement au pôle, il nous a clairement dit qu'il voulait aller jouer en NBA. Beaucoup de gamins nous disent



qu'ils veulent être pros, mais je me souviendrais toujours de la tonalité avec laquelle Rudy l'avait dit. C'était différent. Bien sûr c'est subjectif, mais on en parle encore avec mes collègues du pôle, il l'avait dit avec naïveté mais il y croyait, plus que

30 minutes, une heure, le matin, avant d'aller en cours ! », raconte sa maman. « Il fait toujours plus. Même quand il revient à Saint-Quentin, et pourtant il ne reste pas longtemps, il fait un peu de musculation, il travaille. »

« Jouer ailier m'a beaucoup aidé. Parfois, j'oublie que je fais 2,15 m. » Rudy Gobert

cette envie brûlante de briller, Corinne Gobert les a vues se développer « petit à petit » chez son fils. « Et au bout d'un moment, quand on a vu à quel point ça lui plaisait, on a su qu'il voulait s'investir à fond. C'est toujours comme ça avec lui quand quelque chose lui plaît. »

Toute la saison écoulée, son actuel coach à Utah, Quin Snyder, n'a cessé de saluer la détermination de son pivot à progresser, son abnégation dans le travail. Ses entraîneurs d'hier ne sont nullement surpris. « Il avait un mental, du tempérament. Il était souvent par terre, souvent en difficulté,

mais il s'est toujours relevé, il a toujours travaillé », félicite Julien Egloff, d'autant qu'au pôle d'Amiens, pour rattraper le retard par rapport aux autres ligues, c'était souvent deux entraînements quotidiens plutôt qu'un. Voire plus encore... « Je viens d'apprendre, très récemment, qu'il faisait aussi des séances individuelles, de

Refusé dans plusieurs clubs

En 2007, à sa sortie du pôle d'Amiens, ses saisons minimes à Saint-Quentin terminées, Gobert voit plusieurs portes se refermer. « J'ai fait des tests au Havre, au Mans, à Gravelines, dans plusieurs clubs, à l'Insep, et ils ne m'ont pas pris. » D'autres avant lui, comme Nicolas Batum, ont essayé un refus du Centre Fédéral, ce qui ne veut pas dire que le talent n'a pas été décelé. « Pour entrer à l'Insep, il faut être prêt tout de suite. Dès la première année, ils jouent en cadets France première division, et dès la deuxième année, il faut jouer en N1. Rudy en aurait été incapable. Trop de retard physique. La preuve, c'est qu'il a passé les deux premières années en cadet à très peu jouer », rappelle Christophe Horn.

Corinne Gobert se souvient du jour où l'histoire de son fils a entamé un nouveau chapitre. « Quand l'Insep lui a dit non, Rudy était déçu. Mais la même journée, Jean-François Martin m'a appelée pour me dire qu'il le prenait à Cholet. » Martin suivait la progression du jeune depuis plusieurs années déjà. « C'était un garçon un peu malhabile dans ce qu'il faisait mais on sentait une marge de progression. Il était loin d'avoir entamé sa croissance, il faisait des efforts même quand c'était difficile, son papa était un ancien basketteur, plusieurs aspects m'ont encouragé à lui donner sa chance », explique-t-il. Rudy n'a pas oublié cette main tendue. « Sans Jean-François Martin, je ne sais pas si je serais devenu le joueur que je suis aujourd'hui, en tout cas aussi vite. » Dans les Mauges, Gobert allait connaître une très forte poussée de croissance, une fracture au doigt, des mois, des années à rattraper son retard. Le fantasma restait. L'éclosion allait arriver. La suite est connue. Et si l'histoire pouvait continuer, c'est parce qu'elle avait commencé. ●

➔ La phrase



« Il n'a pas encore atteint sa plénitude »

* Cette saison, Rudy Gobert a compilé 8,4 points, 9,5 rebonds, 2,3 contres pour 17,6 d'évaluation en 26 minutes. À 22 ans, dans sa deuxième année NBA. Jusqu'où ira-t-il ? Constatant que leur

ancien joueur n'a cessé de rattraper son retard initial et de repousser ses limites, ses premiers formateurs sont enthousiastes. **Jean-François Martin** voit notamment « deux domaines » de progression. Le physique – « il n'a pas encore atteint sa plénitude » – et la panoplie offensive. « Quand il jouait poste 3 ou 4, il shootait de loin, son tir à trois-points n'était pas moche. Son évolution physique le lui a fait perdre un peu, il a été utilisé dans un autre registre, mais il a de très bons mouvements et un petit tir extérieur qui feront de lui un joueur déroulant. » Julien Egloff pense aussi que le pivot n'est « pas au bout » de sa progression. « Son tempérament, son état d'esprit, son envie de gagner : il a les outils pour devenir meilleur. Et quand on voit d'où il est parti... » Le gamin de Saint-Quentin a bien grandi. ●

